

En classe, les élèves n'apprennent pas suffisamment à écrire

■ L'analyse d'une enquête internationale met en évidence les lacunes en la matière.

Lorsqu'elle fut publiée le 5 décembre 2017, l'enquête internationale Pirls fut un nouveau coup de tonnerre dans le ciel sombre de l'enseignement. Alors qu'elle s'attachait à évaluer les capacités de lecture des élèves de quatrième primaire, elle classait la Belgique francophone parmi les régions les plus médiocres de l'Union européenne. Elle notait de surcroît une dégradation de ses capacités en l'espace de cinq ans.

Depuis plus d'un an, une équipe de chercheurs de l'Université de Liège décortique ces résultats. Et, parmi d'autres, un constat s'y détache progressivement: lors de l'enquête, les élèves francophones ont eu beaucoup plus de difficultés à répondre aux questions qui nécessitaient une mise en mots, qu'aux questions qui proposaient un questionnaire à choix multiples.

Ce constat, à son tour, témoigne des importantes difficultés que rencontrent les élèves lorsqu'il s'agit d'écrire et, plus encore, de formuler sur papier une pensée personnelle.

Écrire pour prendre de la distance

Professeure à la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'ULiège, Patricia Schillings laisse cependant entendre que cette observation ne serait pas si surprenante. Dans nos classes, l'enseignement de l'écriture arrive tard. Des années trop tard même. "Globalement, la production écrite commence chez nous après la deuxième année primaire. Or, elle pourrait commencer dès la troisième maternelle. On peut en effet faire écrire les élèves avant même qu'ils aient appris le code. Le site Décolage de la Fédération Wallonie-Bruxelles propose par exemple des exercices

'd'écriture inventée'. Ils consistent à demander à l'élève de troisième maternelle d'écrire comme il le pense différents mots. À travers ces exercices, on observe que la curiosité des enfants s'ouvre, qu'ils progressent dans leur compréhension du fonctionnement du langage écrit, et des liens qui existent entre l'oral et l'écrit.'

En plus d'arriver trop tard, cet apprentissage ne serait pas non plus suffisamment progressif, ni même exercé, au contraire de ce qui peut se faire en Angleterre ou dans certaines provinces canadiennes. Pourtant, seule une pratique régulière et presque quotidienne de l'écriture dans la diversité des cours offre à l'élève le goût et le plaisir de déposer des mots sur le papier.

Trop tardivement, trop peu et trop mal enseignée, les conséquences de ces lacunes seraient importantes. D'autant plus à l'heure des réseaux sociaux qui favorisent le règne de l'imédiateté et de l'émotion. Or, "écrire c'est penser, insiste Patricia Schillings. L'écriture réflexive nous permet de formuler, d'approfondir et de préciser notre pensée; de mettre à distance certaines réactions et certaines impulsions". De surcroît, "la pratique de l'écrit aide aussi à mieux lire, car on comprend plus aisément alors l'intention et le souci de se faire comprendre qu'avait l'auteur. On peut se mettre dans sa peau en quelque sorte. J'espère donc que les prochains référentiels (qui fixent ce qu'il faut enseigner, NdIR) mettront davantage l'accent sur les démarches expertes du savoir-écrire, et le préconiseront plus tôt dans la scolarité".

Les objectifs du Pacte d'excellence

En pleine écriture à la suite du Pacte pour un enseignement d'ex-

cellence, les futurs référentiels devraient, en partie au moins, répondre aux souhaits de Patricia Schillings.

"Dès la première primaire, des exercices de savoir-écrire seront demandés", précise Françoise Chatelain qui préside le groupe de travail "français" dans le cadre de la rédaction des nouveaux référentiels. C'est d'ailleurs aussi une volonté de la ministre de l'Éducation Marie-Martine Schyns (CDH).

Plus tôt, ce serait aussi "mieux" que cette compétence s'enseignera. Si Patricia Schillings regrettait que l'apprentissage de la lecture était trop dissocié de l'apprentissage de l'écriture, ces deux compétences seront davantage conjuguées à l'avenir.

"En 2014, nous avons revu nos programmes en ce sens", souligne Anne Wilmot depuis le Segec, le secrétariat général de l'enseignement catholique, et depuis son poste de secrétaire générale adjointe de la Fédération de l'enseignement fondamental catholique. "On a par exemple travaillé le fait que l'élève, tout en lisant, puisse percevoir comment l'auteur a utilisé les connecteurs logiques, les paragraphes, les phrases, le vocabulaire... Et cela, afin que la lecture lui donne aussi des clés qui feront de lui, à son tour, un auteur outillé. De plus, nous essayons de favoriser plus tôt le savoir-écrire. Je pense en effet que l'on n'a pas suffisamment encouragé la politique des petits pas en la matière. Or, une juste progression est rassurante pour l'élève comme pour le prof. En effet, écrire un message est une activité complexe qui demande la mise en application de nombreux éléments distincts. Il est donc essentiel de proposer un apprentissage évolutif."

Si les manquements sont réels

dans les classes, des pistes pédagogiques existent. Fortement développées aux États-Unis, elles aident l'élève à construire un plan, travailler un brouillon ou réviser sa production. Ce sont ces pistes qui devraient inspirer les cours de français à l'avenir.

Bosco d'Otreppe

En plus
d'arriver
trop tard,
l'apprentissage
de l'écriture
ne serait pas
suffisamment
progressif,
ni régulier.